PG 513
.L3
Copy 1

PG 513
.L3
Copy 1

LES

CHANSONS

POPULAIRES

DES PEUPLES SLAVES

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT.

Conférence tenue au profit des blessés polonais, dans la salle Barthélemy, le 17 février 1864

PARIS

IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie

RUE MAZARINE, 30

1864

LES

CHANSONS

POPULAIRES

DES PEUPLES SLAVES

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT.

Conférence tenue au profit des blessés polonais, dans la salle Barthélemy, le 17 février 1864

FORBES LIBRARY
NORTHAMPTON
MASS.

PARIS

IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET Cie

RUE MAZARINE, 30

1864

PG513
.L3

Gift.
Yorkes Lib.
JAN 20 1910

LES

CHANSONS POPULAIRES

DES

PEUPLES SLAVES

Mesdames, Messieurs,

J'ai choisi pour sujet de notre entretien de ce soir les poésies populaires des Slaves. C'est un sujet peu connu en France, mais curieux, que je crois fort beau, et qui, je l'espère, ne vous déplaira pas.

D'abord, qu'est-ce qu'un chant populaire? Il faut s'entendre sur ce mot. Il est susceptible d'être entendu de plus d'une façon. Ainsi, par exemple, à Paris, nous ne pouvons guère sortir dans la rue ni même rester chez nous, sans qu'un orgue infernal, tourné par une main infatigable, ne vienne nous jouer des airs qui sont, dit-on, populaires, et dont la musique est quelquefois agréable; mais quant aux paroles, si c'est là ce qu'invente le peuple le plus spirituel de la terre, je me demande ce qui peut rester aux autres. (*Rires.*) Je n'appelle pas cela de la poésie populaire. Quand le peuple fait des chansons ou quand il les adopte, il faut qu'il y mette ou qu'il y trouve ce qu'il a dans le cœur, c'est-à-dire de nobles sentiments et de grandes pensées. Ces airs dont on nous assassine, ce n'est pas de la poésie populaire, c'est de la poésie de la rue, ce qui est fort différent.

JUN 3 1899 - 23

Qu'est-ce donc que la poésie populaire? Au lieu d'une définition, qui, en général, n'est comprise que par celui qui la fait, quand il la comprend (*on rit*), j'aime mieux vous chercher des exemples.

Puisque nous sommes réunis, donnons-nous le plaisir de voyager ensemble, d'aller un peu à l'étranger, dans les pays où il y a des chants populaires. Nous n'avons que le choix. Si nous voulons aller en Écosse, nous trouverons les bergers qui chantent dans la bruyère; en Grèce, nous entendrons ces chants magnifiques qui, il y a quarante ans, échauffaient tous les cœurs, et poussaient la France à secourir les derniers descendants des Hellènes; en Espagne, nous trouverons les romances, tout un peuple qui chante et pour qui guerre, amour, douleur, tout est occasion de chant populaire. Mais, sans vous mener aussi loin aujourd'hui, je vous proposerai un voyage en Italie, en Toscane, dans ce pays qui ressemble à un jardin, où la nature est d'une fécondité admirable, où vous voyez dans le même champ le mûrier, la vigne qui monte après les arbres, le maïs qui pousse sous les mûriers.

Le soir vous voyez presque tous les jeunes gens partir pour aller chanter sous les fenêtres de celles qu'ils appellent leur dame, c'est-à-dire de leur fiancée; ce sont d'honnêtes jeunes gens qui, en général, chantent des chansons fort morales, et qui recommandent notamment à leurs dames, en filles bien nées, de ne pas sortir sans leur mère. Ces paysans, qui parlent une langue excellente, cherchent dans leur mémoire, dans le souvenir de ce qu'ils ont entendu, comment ils pourront faire pour charmer celles qu'ils aiment, et cette naïveté de sentiment passe dans leurs chansons, qui sont d'une délicatesse extrême. Je n'en veux pour preuve que celle-ci :

« Lève ta tête blonde, et ne dors pas. — Ne te laisse pas vaincre par le sommeil; — je suis ici, mon amour, pour te dire quatre paroles, — et toutes quatre sont pour moi sans prix. — La première, c'est que tu me fais mourir. — La seconde, c'est que je te veux un grand bien. — La troisième, c'est que je me recommande à toi. — Et la dernière, c'est que je t'aime. »

A côté de ces poésies gracieuses, il y en a d'autres qu'improvise aussi le paysan, quand il va braver la fièvre et la mort dans les marais de la Toscane, ce qu'on appelle la Maremme. Là, pensant à tout ce qu'il a laissé au pays, l'exilé a aussi sa chanson.

Voici une de ces chansons de la Maremme :

« O soleil qui t'en vas, qui t'en vas, — ô soleil qui t'en vas par delà les col-

lines, — fais-moi, si tu peux, un beau plaisir; — salue mon amour, je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

O soleil qui t'en vas par-dessus ces grands chênes,
A ces beaux yeux noirs va conter mes peines;
O soleil qui t'en vas par-dessus ces ormeaux,
A ces beaux yeux noirs va conter mes maux. »

Ce sont là les poésies d'un peuple heureux; mais si de la Toscane nous passons en Corse, là nous trouverons des chants populaires qui ont un tout autre caractère; c'est la vengeance de famille qui règne. Ce que veut celui qui a perdu un père, celle qui a perdu un mari, c'est la vengeance, et une vengeance prompte, la vengeance du stylet, celle qui, dit-on, donne de l'honneur pendant la vie, et de la gloire après la mort. Et là, quand le cadavre est dans la chambre basse, un parent, une femme, d'ordinaire, s'approche : c'est la sœur, c'est la mère; elle approche, les cheveux épars, tremblante, quelquefois traînant la chemise sanglante du mort, et elle improvise ce qu'on appelle un *vocero*, un appel à la vengeance, une vocifération. Quelques-uns de ces *voceri* sont des poëmes remarquables, et tous, c'est le caractère propre des chants populaires, sont d'une grande vérité, d'une vérité souvent terrible, mais qui plaît aux gens qui ont le goût fatigué par le bel esprit.

Voici un de ces *voceri :* L'homme était à la fenêtre d'en haut, à la lucarne; on lui a tiré un coup de fusil, on l'a tué. Le cadavre est apporté dans la chambre basse, la sœur arrive, et voici ce qu'elle dit. Remarquez que ces chants sont des improvisations véritables, notées sur place, et non des inventions de gens ingénieux.

« Je filais ma quenouille, quand j'entendis un grand bruit. C'était un coup de fusil qui m'a tonné dans le cœur; il me semblait qu'on me disait : Cours où ton frère est mort.

« Je courus à la chambre d'en haut, j'en ouvris la porte toute grande. — Je suis frappé au cœur, me dit-il. — Et moi, je tombai morte. Si alors je ne suis pas morte, c'est qu'une chose me soutient.

« Je veux m'habiller en homme; je veux acheter un pistolet et montrer à tous ta chemise sanglante; car personne n'attend pour se couper la barbe qu'il t'ait vengé.

« Te venger, qui veux-tu que ce soit? Ta mère qui se meurt ou ta sœur Maria? Ah! si ton frère Lario n'était pas mort, cela ne finirait pas sans carnage.

« D'une famille aussi grande, tu n'as laissé qu'une sœur, sans cousins de ton sang; pauvre, orpheline, elle n'a pas un mari; mais pour te venger, sois tranquille, une sœur, c'est assez. »

C'est la fureur qui parle, mais en même temps c'est la vérité. Ce n'est pas une vérité agréable, mais enfin c'est bien ainsi que parle la nature.

En France, nous avons des chants populaires. Pourquoi n'ont-ils pas, en général, tout le succès, toute la célébrité qu'ils devraient avoir? Cela tient à ce que nous avons une grande littérature; c'est ce qui explique comment, en certains pays, les chants populaires disparaissent, ou pour mieux dire passent au second rang. Les peuples ont, comme les plantes, leur floraison; il vient un moment où toute la vie littéraire d'un pays s'épanouit d'un coup, où une génération de grands hommes donne à la langue son caractère. C'est ce qui est arrivé en France, sous le règne de Louis XIV. Des poëtes comme Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, des orateurs comme Bossuet, comme Fénelon, ont donné aux idées françaises une forme si magnifique, que cette forme a été depuis lors universellement adoptée. Il s'est fait une séparation entre la langue parlée par le peuple et la langue écrite par les gens qui savent écrire. Et, en effet, ce n'est plus aujourd'hui une chose toute simple que d'écrire; il faut conserver certaines formes, observer certaines manières de s'exprimer qui ont été fixées par des hommes de génie. Voilà pourquoi quand une grande littérature s'est établie dans un pays, les chants populaires se trouvent écrits dans une langue qui n'est plus celle de la bonne société, la langue littéraire; le mérite de la forme leur manque. C'est pour cette raison qu'en France, les chants populaires n'ont pas la place qu'ils méritent.

Mais il n'en a pas toujours été ainsi, et on peut dire que, jusqu'au dix-septième siècle, nous avons eu des chants populaires d'une vraie beauté. On les a laissé perdre, pour la plupart; cependant il en existe encore beaucoup, ne fût-ce que les rondes que chantent nos enfants dans leurs jeux, et qui presque toutes sont de vieilles chansons populaires. Aujourd'hui on commence à les recueillir, et souvent on trouve de véritables perles. Je vous en donnerai un échantillon. Un savant qui s'est consacré tout entier à la gloire de sa province, M. Prosper Tarbé, a recueilli les chansons de la Champagne. Parmi ces chansons, il y en a beaucoup qui sont très-gaies; elles ont cette finesse narquoise qui est le caractère particulier des poésies de La Fontaine. On voit que La Fontaine était un homme de génie; mais qu'il sentait son terroir, et, de même que les vins de Champagne ne peuvent se faire partout, La Fontaine ne pouvait naître

qu'en Champagne. (*Applaudissements.*) A côté de ces chansons, il y a des chants plus sérieux, des chants graves et tristes, et j'en ai trouvé un qui me paraît être d'une singulière beauté.

Il est intitulé *Jean Reinaud*, et il paraît que cette poésie, qui se chante encore aujourd'hui à Reims et qui s'y chante probablement depuis plusieurs siècles, se retrouve dans plusieurs provinces de France. C'est une véritable ballade à laquelle il ne manque que de venir d'Allemagne pour que les esprits les plus délicats la déclarent un chef-d'œuvre. (*Rires d'assentiment.*)

Jean Reinaud est un pauvre soldat qui a été obligé de partir en guerre, abandonnant sa femme enceinte, ses enfants et sa mère. Le pauvre soldat s'est sacrifié pour son pays, il revient fatigué, accablé, sans se plaindre. Ce qu'il désire, c'est de rentrer dans sa maison, et d'y mourir comme meurt le pauvre, en se résignant et sans déranger personne.

Voici la pièce :

LA LÉGENDE DE JEAN REINAUD.

Quand Jean Reinaud de la guerre revint,
Il en revint triste et chagrin :
Bonjour, ma mère. — Bonjour, mon fils.
Ta femme est accouchée d'un p'tit.

Allez, ma mère, allez devant,
Faites-moi dresser un beau lit blanc;
Mais faites-le dresser si bas
Que ma femme ne l'entende pas.

Et quand ce fut vers la minuit,
Jean Reinaud a rendu l'esprit.
Sa mère se prit à pleurer,
Sa pauvre femme à écouter.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends pleurer ici ?
— Ma fille, ce sont les enfants,
Qui se plaignent du mal de dents.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends clouer ici ?
— Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode le plancher.

— Ah ! dites, ma mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici ?
— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— Mais, dites, ma mère, ma mie,
Pourquoi donc pleurez-vous ainsi ?
— Hélas ! je ne puis le cacher,
C'est Jean Reinaud qui est décédé.

— Ma mère, dites au fossoyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que l'espace y soit si grand
Qu'on y renferme aussi l'enfant.

(*Longs applaudissements.*)

Voilà ce que j'appelle des chants populaires, des chants qui vont au cœur, qui sont faits on ne sait par qui, mais qui sont adoptés par tout le monde, et passent ainsi de génération en génération pour charmer les uns et consoler les autres.

Nous nous entendons maintenant sur ce que sont les chants populaires. Ce sont des chants qui ne sont pas faits par des poëtes de profession. C'est une femme, une jeune fille, un soldat, c'est une mère qui a perdu son enfant, qui essayent d'exprimer ce qu'ils sentent. Partout où l'on prie, où l'on aime, où l'on souffre, où l'on se bat, vous trouvez des hommes qui chantent Dieu, l'amour, la souffrance, la bataille. Ainsi, pour ne parler que de notre pays, ces noëls, que dans beaucoup de provinces on chante encore et que tant de mères ont chantés à leurs enfants, ce sont des poésies populaires. Nous avons même aujourd'hui dans l'Église des chants populaires. Le *Stabat Mater dolorosa*, le *Dies iræ*, l'*O Filii et Filiæ!* sont des hymnes populaires composés par des auteurs inconnus, par de pieux moines dans leurs cellules; ces hymnes, l'Église les a consacrés. Des chants de guerre, il y en a eu partout au moyen âge. Quand les barons et les chevaliers allaient en guerre, ils avaient auprès d'eux un trouvère qui chantait, et l'une des chansons, qu'ils aimaient le mieux, qui était le plus en faveur, nous est restée, c'est la chanson de Roland.

Ainsi partout l'on chante; le chant est aussi naturel à l'homme que la parole; car le chant, c'est la parole animée, vivifiée, agrandie par la passion.

Voilà ce que sont les chants populaires. Voyons ce qu'ils sont chez les peuples slaves.

Vous savez que l'Europe est divisée, par de savants observateurs, en trois familles différentes. Il y a d'abord ce qu'on appelle la famille des peuples latins, c'est-à-dire des peuples frères d'origine, qui ont été façonnés par les Romains et en ont gardé la langue transformée par le temps : les Français, les Italiens et les Espagnols. Vient ensuite une seconde famille de peuples, qu'on appelle la famille germanique, et qui comprend non-seulement les peuples de l'Allemagne, mais les Scandinaves, les Anglais, les Hollandais. Puis enfin, à la suite de ces deux familles, se place une troisième, la dernière venue dans la civilisation et qu'on appelle la famille slave. Les peuples qui la composent appartiennent à différents gouvernements; il y a par conséquent des séparations politiques, mais au fond on reconnaît l'unité. Ce sont des peuples qui ne parlent pas tout à fait la même langue, pas plus que les Français et les Espagnols, mais pour le savant, pour celui qui a fait une étude particulière de ces questions, ces peuples sont de même souche. A cette grande famille se rattachent dans la Turquie d'Europe les Monténégrins, les Bosniaques, les habitants de l'Herzégovine, les Bulgares et les Serbes. En Autriche ce sont les Dalmates, les Croates, les Slovaques qui sont dans la Hongrie, les Vendes qui habitent la Styrie, la Carinthie et la Carniole, les Tchèques qui peuplent la Bohême et la Moravie, les Ruthéniens dans la Gallicie; enfin dans l'empire de Russie, ce sont les Polonais, les Ruthéniens et les Russes.

Il est arrivé à cette grande famille de peuples ce qui est arrivé chez nous. Là où s'est formée une littérature, les chants populaires ont peu à peu baissé dans l'opinion et se sont affaiblis; c'est ce qui a eu lieu dans la Pologne, qui a de grands poëtes; c'est ce qui est arrivé aussi en Bohême; mais ailleurs, les chants populaires sont restés la seule littérature du pays, et dans certaines contrées ces chants sont d'une beauté, et ont une grandeur qui est faite pour charmer.

Parmi ces populations se trouve au premier rang le peuple serbe, une petite nation d'un million d'hommes. Il est au premier rang; peut-être, grâce à un homme qui a eu le soin de recueillir ces chants et de les faire connaître à l'Europe. Ce patriote à qui la Serbie doit toute sa gloire, c'est M. Wuk Stefanowitch qui habite Vienne aujourd'hui.

Dans la Bulgarie, il y a aussi de beaux chants nationaux; mais

on ne les a pas recueillis, et peut-être périront-ils misérablement.

En Serbie on distingue ces chants en deux classes distinctes : dans la première on place ceux qu'on appelle les chants des héros ou des jeunes gens, ce sont toujours des chants de guerre; dans la seconde sont les chants domestiques ou de la famille, ce qu'on appelle les chants de femmes, quoique souvent ce soient des hommes qui les aient composés. Les premiers poëmes, les chants des héros, ont un caractère particulier, ils ressemblent d'une façon étrange à la plus grande poésie de l'antiquité, à la poésie d'Homère. Cela tient à la situation même où se trouvent les populations serbes. C'est, je crois, le dernier peuple auquel il ait été possible, comme aux chevaliers du moyen âge, de se battre corps à corps avec ses ennemis.

Aujourd'hui la guerre a chez nous une tout autre physionomie, un tout autre aspect : c'est une terrible industrie, un sacrifice de masses d'hommes pour arriver à un résultat final; le poëte dans nos batailles, c'est le canon, et quand celui-là parle, tout le reste se tait. (*Applaudissements.*) Ce n'est pas que dans nos guerres modernes il y ait moins de grandeur, et que ces guerres ne puissent trouver quelque jour leur poëte. Ce soldat dont on ne parlera jamais, ce bataillon qui figure à peine sur un ordre du jour et qu'on envoie mourir pour défendre un pont, pour garder une position, et qui y va bravement sans se plaindre, sans autre mobile que le patriotisme, cela est beau, cela est beaucoup plus grand que tout ce que nous montre l'antiquité; mais ce sacrifice, obscur pour les hommes et grand devant Dieu, ce sacrifice n'a pas l'éclat poétique de deux chevaliers, de deux cavaliers qui se rencontrent, se provoquent et se battent. Il y a pour ainsi dire entre les deux situations la même différence qu'entre le costume antique et le costume moderne. Notre soldat a un habit sombre, de façon qu'il ne serve pas de point de mire à l'ennemi, tandis qu'autrefois ces splendides costumes, ces riches armures, avaient pour objet d'attirer l'attention sur le guerrier qui en était revêtu, sur les combats d'homme à homme. C'est ce caractère de lutte individuelle, qui se retrouve chez les Serbes comme dans Homère, jusque dans ces dernières années. Il n'y a pas plus de trente ans que la Turquie a une armée régulière, et jusque-là, c'étaient des mameluks, des beys, des spahis qui montaient à cheval pour se battre contre les Serbes. Les combats avaient lieu corps à corps, et il se trouvait, dans les armées, de véritables poëtes, qui racontaient ces batailles et les chantaient comme Homère chan-

tait celles des héros grecs. C'est la poésie d'une civilisation dans l'enfance. Ces chanteurs ont vu les événements qu'ils célèbrent, et, sans même penser qu'ils faisaient de la poésie, ils ont voulu exprimer ce qu'ils avaient vu, et ont fait des peintures d'une fidélité extrême. Rien d'embelli dans ces peintures, cette poésie ne cherche ni à être gracieuse ni à charmer; elle est vraie.

J'ai traduit l'une de ces pièces. C'est le récit d'une rencontre de deux héros qu'on ne connaît pas sans doute hors de la Serbie, quoiqu'il y en ait un qui soit resté célèbre dans ce pays, c'est Miloch de Pozerye, un des héros de la guerre contre les Turcs, mais qui n'est pas le prince Miloch, le père de celui qui règne aujourd'hui.

Le combat a eu lieu en 1809 entre un Turc qui s'appelait Mého et Miloch. Voici le récit de cette lutte; vous verrez combien ce peuple a l'instinct poétique et combien, par la force de l'imagination, il saisit toutes choses et rend visible à nos yeux un combat qui s'est passé il y a quarante ans, et qui ne nous intéresserait nullement, sans le talent du poëte.

« Entendez-vous le cri plaintif du coucou sur les montagnes de Bieljina? Non, ce n'est pas le coucou, c'est la pauvre mère de Mého. Elle pleure, car elle est abîmée de douleur. Hier, elle a marié son fils; aujourd'hui, elle l'équipe en guerre. La fiancée reste seule et sans caresses, la mère envoie son fils sur les bords de la Drina; avec lui, marche Ali-Pacha, et derrière le pacha, toute l'armée.

« A la vue des Turcs, Luko Lazarewich, le chef des Serbes, appelle aux armes.

« — Cavaliers, mes frères, qui est un homme monte à cheval. Sabre en main, serrez vos ceintures. Voici les Turcs qui envahissent la plaine; frères, il faut les recevoir. Honte à celui qui quitte le champ de bataille.

« Parmi les cavaliers, Miloch est le premier qui entend; il ceint ses armes brillantes et court à son bon cheval, son cheval blanc à l'œil vif. Il serre les quatre courroies de la selle, et la cinquième, une ceinture de soie. Quand on lui serre sa ceinture, le brave cheval sent le combat; il dresse l'oreille et creuse la terre de ses pieds de devant. Le cœur de Miloch en est réjoui.

« Et voici le Turc Mého qui s'avance, laissant loin derrière lui son armée; il est monté sur un cheval qui bondit et écume. Le Turc a le sabre entre les dents; c'est ainsi qu'il approche des Serbes.

« Quand Miloch aperçoit le Turc, il saute à cheval et prend son sabre dans la main droite.

« — Arrête, lui crie-t-il, où vas-tu? Qui te pousse? Fou que tu es, ne vois-tu pas que tu vas à ta perte.

« Mais le Turc ne s'arrête pas; les voici tous deux qui se chassent et se poursuivent. Et les armées s'arrêtent pour voir comment combattent les héros.

Chacun d'eux décharge ses pistolets sans atteindre son ennemi, puis chacun arrête son cheval et s'apprête à charger de nouveau en insultant son rival.

« Et voici comment parle le Turc Mého :

« — Chien de Chrétien, de quel pays es-tu? Quel est ton nom? As-tu une mère en cheveux blancs? Insensé! Es-tu marié? Ta mère pleurera bientôt comme le coucou, et ta femme sera veuve, veuve par la main de celui avec qui tu te mesures aujourd'hui.

« Et Miloch de Pozerye lui répond :

« — Qu'est-ce que tu me demandes, bâtard? Je n'ai pas l'habitude de cacher mon nom. Je suis Miloch de Pozerye; ma vieille mère m'a vu assez longtemps, elle a marié son fils presque enfant, j'ai aimé ma chère femme assez longtemps, j'ai coupé assez de têtes turques, tous les désirs de mon cœur sont remplis, et cela ne me chagrinera pas de changer ce monde pour un autre. »

« Mais toi, Turc bâtard et fou, qui es-tu, comment te nomme-t-on? Ta mère est-elle encore en vie? Par hasard, serais-tu nouvellement marié? Ta mère pleurera bientôt comme le coucou, et ta sultane, on ne l'embrassera plus, grâce à cet homme à qui tu t'adresses aujourd'hui.

« Et Mého lui répondit :

« — Moi non plus, Chrétien, je ne cache pas mon nom. Mon nom est Mého, je commande à la moitié de la Bosnie. Ce que je cherche partout depuis trois ans, c'est ce Miloch de Pozerye. Le rencontrer sur un champ de bataille et me venger de lui m'est plus doux que de posséder tout l'or et les trésors du sultan. Allah! Allah! Louange à Dieu. Enfin, Chrétien, enfin je te tiens.

« Quand il entend cela, Miloch de Pozerye, il relève la tête, il grince des dents.

« — Tu es Mého, malheur à ta mère, c'est toi que je cherche. Il n'y a qu'une femme qui fuirait devant toi.

« Chacun a trouvé son homme; ils éperonnent leurs chevaux. Miloch a son sabre dans la main droite, prêt à bien recevoir le Turc; il a son sabre dans la main droite, afin que les deux armées voient bien comment un Serbe tranche une tête.

« Quand Mého voit cela, il a peur. Que Dieu l'écrase! Il retient son cheval, tire de sa ceinture deux pistolets, il vise le Serbe, la flamme brille, les pistolets partent. Que leur maître soit maudit! Mais la fortune et Dieu sont avec les Serbes. Ni un coup ni l'autre n'ont porté.

« Quand Mého voit que Miloch est resté droit sur son cheval, il a peur. Que la honte soit sur lui! Il jette ses pistolets, tourne bride et s'enfuit vers les siens. Miloch le poursuit sur son cheval rapide : « Arrête, poltron, arrête, Mého, tourne donc pour que nous nous tâtions ensemble; c'est une honte que de fuir quand deux armées nous regardent. » Mais le Turc fuit toujours et sans retourner la tête.

« Voyez : Miloch ne perd pas de temps; il tire des fontes les pistolets; la flamme brille, le pistolet part, il chante pour Miloch, qu'il porte à Mého la peine et la douleur! Et voilà le Turc qui chancelle sur son cheval, comme s'il était ivre-mort. Et Miloch commence à parler : — En as-tu assez? Aimes-tu cette ivresse-là? J'en ai déjà abreuvé plus d'un de cette sorte; une fois qu'on dort, on ne se réveille plus.

« Et d'un coup de sabre, il abat la tête de Mého.

« Réjouis-toi, terre de Pozerye! Tu seras toujours un nid de faucons. Quand la Serbie est dans la peine et l'affliction, c'est à Pozerye qu'on élève le faucon qui sera le secours et le salut de la Serbie.

« Réjouis-toi aussi, mère de Miloch, réjouis-toi d'avoir enfanté un tel fils! Réjouis-toi, Miloch, et que soit sanctifiée ta main adroite, cette main qui a abattu Mého, le chef des Turcs, l'ennemi mortel des Serbes! Réjouis-toi, Miloch de Pozerye, et que ton nom et ton souvenir puissent vivre aussi longtemps que le soleil brillera dans le ciel. »

Assurément on peut lire ceci, même après Homère. Les deux personnages nous touchent peu, quoiqu'il soit toujours beau de voir deux hommes jouer ainsi leur vie dans une lutte héroïque; mais le poëte est grand, encore qu'il ne soit qu'un poëte inconnu, un poëte populaire.

Venons maintenant à des poésies moins féroces, à celles que les Serbes appellent des poésies de femmes. Elles ont aussi un caractère bien tranché; c'est la simplicité qui y règne, et puis un sentiment très-vif de la nature. Ce sentiment, nous ne l'avons guère, nous qui vivons dans les grandes villes, ou nous ne l'avons que d'une façon artificielle. Je ne veux pas dire du mal des grandes villes en général, ni de Paris en particulier, je suis Parisien de naissance; mais enfin la promenade sur les boulevards me semble toujours une promenade entre deux rangées de murs qui n'en finissent pas, et c'est un peu la définition d'une caserne ou d'une prison. Si l'on cherche un coin de verdure, on ne trouve que des arbres qui meurent de soif, les yeux n'ont rien qui les satisfasse. Cela n'est pas bon pour l'homme, qui est obligé de se replier sur lui-même ou de regarder de trop près ses semblables qui ne sont pas toujours aimables. La vie est factice. Il n'en est pas de même de l'homme qui est en contact direct avec la nature. Quand on a le bonheur de vivre en plein air, dans les bois, dans les plaines, on s'attache à ce soleil qui n'est jamais méchant pour personne, à ces arbres, à ces rochers, et peu à peu on leur communique une part de sa pensée, on les fait vivre de sa vie, et par une illusion toute naturelle ils vivent avec nous, et quand nous leur parlons ils nous répondent. C'est ainsi que la nature se mêle à notre existence, pour nous charmer et nous calmer.

Cet amour de la nature est des plus vifs chez le peuple serbe. Chanter, se sentir constamment sous l'influence d'une nature vivante,

parlante, qui répond à tous les battements de leur cœur, c'est là le plaisir des femmes serbes, c'est ce qui explique l'attrait particulier de leurs poésies. De plus, elles ont dans l'esprit je ne sais quelle grâce naturelle, elles savent trouver des formes charmantes qui sont tout à fait neuves, et dont notre poésie pourrait certainement tirer parti. Telle est, par exemple, cette poésie intitulée :

QUI VAUT LE MIEUX?

« Au bord de la mer, le citron d'or se glorifie : Aujourd'hui, qui vaut mieux que moi?

« Elle l'a entendu, la pomme cachée dans le vert feuillage : Tu te vantes, citron d'or, aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

« Elle l'a entendu, la prairie qui n'est pas fauchée : Tu te vantes, pomme verte, cachée sur ton arbre, aujourd'hui personne ne vaut mieux que moi.

« Elle l'a entendu, la jeune fille qu'un mari n'a pas encore embrassée : Tu te vantes, prairie qui n'es pas fauchée, personne aujourd'hui ne vaut mieux que moi.

Il entend cela, le jeune homme qui n'est pas marié : Vous vous vantez tous et vous avez tort, car aujourd'hui personne, certes, ne vaut mieux que moi.

« Beau citron du bord de la mer, aujourd'hui je te cueille; pomme verte qui te caches dans le feuillage, aujourd'hui je te prends!

« Prairie qui n'est pas fauchée, aujourd'hui je te fauche; jeune fille qu'un mari n'a pas encore embrassée, aujourd'hui je t'épouse. »

A côté de cette poésie en voici une autre qui a peut-être quelque chose de plus doux encore. La donnée en est simple, elle est d'une naïveté, et en même temps d'une délicatesse exquise.

LA JEUNE FILLE QUI RÊVE AU BORD DE LA MER.

« Une jeune fille est assise au bord de la mer, elle regarde et elle rêve :

« O mon Dieu! mon bon Dieu! — Qu'y a-t-il de plus vaste que la mer, — de plus large que la prairie, — de plus rapide que le cheval; — qu'y a-t-il de plus doux que le miel, — qu'y a-t-il de meilleur qu'un frère!

« Et du fond de la mer, un petit poisson lui répond : Pauvre enfant, tête folle! Le ciel est plus vaste que la mer, la mer est plus large que la prairie, l'œil est plus rapide que le cheval, le sucre est plus doux que le miel, et il y a quelque chose qui vaut mieux qu'un frère, c'est un mari. » (*Rires et Applaudissements.*)

Ces jeunes filles Serbes qui font elles-mêmes ces jolies chansons sont habituées à vivre en plein air, elles ne restent pas comme nos

demoiselles sous l'aile maternelle, aussi ne craignent-elles pas de dire franchement quand elles aiment. Elles s'en expliquent avec la sincérité de femmes qui désirent se marier, mais qui savent qu'une fois qu'elles ont donné leur cœur, c'est à jamais. Aussi ne faut-il pas s'étonner si dans ces poésies on trouve une gaieté franche et aussi et surtout le désir de se marier. Une chanson serbe souvent répétée est la prière des jeunes filles à saint Georges, patron de la Serbie.

« Oh! saint Georges, grand saint Georges, fais que l'an prochain je ne sois plus dans la maison de ma mère, — ou mariée ou morte, — mais grand saint, j'aimerais mieux être mariée. » (*Rire général.*)

Cette naïveté qui n'est possible qu'avec une grande honnêteté, se retrouve dans d'aimables poésies que je vous demande encore la permission de vous citer. Telle est celle-ci : *La jeune fille et le cheval*, c'est un jeune homme qui l'a composée.

« Hier, à la nuitée, nous avons fait un bon souper. J'y ai vu une charmante fille; je lui ai donné mon cheval à garder, et je l'ai entendue qui lui parlait tout bas.

« — O mon bel alezan, mon alezan doré, ton maître est-il marié ? — fiancé peut-être ?

« Et l'alezan a répondu : — Non, non, ma belle enfant, mon maître n'est pas fiancé et encore moins marié; mais il reviendra à la saison prochaine, et il reviendra pour t'emmener avec lui.

« Et la jeune fille dit aussitôt au cheval : — O mon bel alezan, si je savais que tu dises la vérité, je vendrais de suite toutes mes ceintures pour argenter ta bride, et je donnerais mon beau collier d'or pour la faire dorer. »

Cette franchise s'exprime quelquefois un peu plus crûment. Ces jeunes filles sont d'une chasteté parfaite, mais quand l'une d'elles veut se marier, elle veut le faire à son goût. C'est un trait particulier à la Serbie que, dans ce pays, les jeunes filles veulent de jeunes maris; ce ne sont pas des peuples civilisés comme nous. (*On rit.*) Et voici une chanson qu'une jeune fille serbe adresse, à quoi? à son visage!

« La jeune fille lave son blanc visage, et lui dit : O mon blanc visage, si je savais qu'on dût te donner à un vieux mari, j'irais à la forêt verte, je cueillerais toute l'absinthe, j'en exprimerais toute l'amertume, et je te laverais, ô mon blanc visage, avec cette eau, de façon qu'à mon vieux mari, tous les baisers soient amers; mais, ô mon blanc visage, si je savais que ce fût à un jeune homme qu'on te donnât, j'irais dans le vert jardin, j'en cueil-

lerais toutes les roses, j'en exprimerais tout le parfum, et je t'en laverais chaque matin, ô mon blanc visage, pour que les baisers de mon bien-aimé fussent parfumés et que son cœur fût réjoui. » (*Rires et applaudissements.*)

Ce sont là les chansons d'un peuple heureux, et heureux parce qu'il est libre. Quand on entre dans d'autres pays slaves, là, au contraire, on trouve la tristesse, tristesse qui tient à beaucoup de causes, mais qui tient aussi à cette nature sévère, à ces grandes plaines, à ces neiges infinies, à ces forêts immenses, qui abattent l'homme, et ne l'excitent pas comme le spectacle d'un beau soleil. C'est là le caractère particulier des peuples de la Pologne, de l'Ukraine, de la Ruthénie. C'est une race mélancolique et qui accompagne ses chants de mélodies qui répondent parfaitement au caractère de ces poésies, et qui sont imprégnées d'une tristesse pénétrante. Être triste n'est pas une mauvaise condition pour être poëte, et ces poésies-là ont peut-être un attrait particulier que n'ont pas celles des Serbes, plus vivantes, plus gaies, plus animées. Parmi ces poésies j'en ai choisi chez des peuples différents. En voici une, par exemple, qui se chante en Bohême et qui est intitulée *la Morte*. C'est un jeune homme qui revient pour chercher sa bien-aimée, et qui ne la trouve plus.

LA MORTE.

« J'ai cherché le bois épais où poussent les grandes herbes; les filles du pays étaient là qui fauchaient.

« Et j'ai appelé les faucheuses : Dites-moi si celle que j'aime est parmi vous, jeunes filles?

« Et elles ont soupiré et m'ont répondu : Non, hélas! non, on l'a couchée dans la tombe il n'y a pas longtemps.

« — Montrez-moi la route que je dois suivre pour atteindre le sombre asile où dorment les morts.

« — La route est devant toi; la tombe, tu la connaîtras par les couronnes de romarin que ses compagnes y ont jetées.

« Le front baissé, deux fois j'ai parcouru le cimetière; mais je n'ai vu ni terre remuée ni tombe nouvelle.

« J'allais sortir, quand l'effroi glaça mon cœur; une tombe nouvelle se gonflait lentement devant moi.

« Et j'entendis une voix qui parlait bas, et qui disait : — Ne trouble pas, ne trouble pas le sommeil des morts!

« Qui marche sur mon sein? Quels sont ces pas qui sèchent la rosée de ce lit où s'endorment ceux qui sont fatigués?

« — Mon enfant, mon enfant, ne parle pas ainsi; autrefois, tu n'a pas dédaigné mes présents.

« — Tes présents, je les ai aimés; mais je n'en ai rien gardé. Je n'en ai rien emporté dans le trésor de la tombe.

« Va trouver ma mère; dis-lui de remettre entre tes mains tous ces présents que j'aimais autrefois.

« Puis jette l'anneau d'or dans l'abîme de la mer, et la paix de l'éternité me sera donnée;

« Et jette le mouchoir blanc au fond, tout au fond des eaux, pour que ma tête puisse reposer tranquillement dans la tombe. »

Ce qui me paraît attester l'ancienneté de cette ballade, et, selon moi, ce qui en fait la beauté, c'est ce sentiment étrange qu'un mort qui a aimé, vit en quelque façon et souffre jusqu'à ce que les derniers gages d'amour soient détruits. Elle est là, la pauvre morte, elle ne peut reposer; elle pense à ce qu'elle a aimé, à cet anneau d'or qu'on lui a donné, et il faut, pour ainsi dire, une rupture violente, une espèce de sacrifice, pour lui rendre le repos qu'elle a perdu.

Maintenant passons dans l'Ukraine, je n'ose pas trop dire chez les Cosaques, mais après tout, ces Cosaques sont de braves et d'excellentes gens... dans leur pays. (*On rit.*) Une jeune fille qui aime a perdu son fiancé. Il a été probablement enlevé par cette terrible conscription russe, qui emporte un homme à vingt ans, le sépare de sa mère, de sa fiancée, de tous les siens, l'envoie pendant vingt ans au Caucase ou ailleurs et, après cela, le rejette dans son pays où il ne trouve plus ni sa mère, ni rien de ce qu'il a aimé, où il ne peut plus se reconnaître lui-même, où il rentre comme un étranger! Eh bien! la jeune fille est seule, elle chante, et j'avoue que de tous les chants de tristesse que j'ai entendus, je n'en connais aucun qui soit comparable à celui de cette pauvre paysanne de l'Ukraine.

LA JEUNE FILLE AMOUREUSE.

« Le vent souffle et crie. — Les arbres plient. — Oh! mon cœur souffre, — mes larmes coulent à flots.

« Je compte les années par les chagrins, — et je n'en vois pas la fin; — mais mon cœur est plus léger — quand j'ai pleuré!

« Les larmes soulagent le cœur, — elles ne le rendent pas heureux. — Qui a goûté un seul moment de bonheur, — ne l'oublie jamais!

« Il y en a qui envient — ma destinée. — Ils disent : « Heureuse fleur — « qui fleurit dans la plaine! »

« La plaine c'est du sable — brûlé par le soleil, appelant la rosée. — Oh! sans mon bien-aimé — que la vie est sombre!

« Rien ne me plaît sans lui; — le monde est un cachot. — Il n'y a plus de bonheur. — J'ai perdu la paix du cœur.

« Où es-tu, mon bien-aimé, — où es-tu ? — Viens et vois, tout étonné, — comme je pleure après toi.

« Sur qui m'appuyer? — Qui me soutiendra, me caressera, — maintenant que celui que j'aime — vit si loin de moi !

« Je voudrais fuir vers toi, mon amour; — mais je n'ai point d'ailes. — Flétrie, brisée, sans toi — à chaque heure je meurs. »

Enfin j'ai traduit une ballade polonaise, qui a, ce me semble, un caractère tout particulier : c'est une légende. Sans doute j'aurais pu trouver dans la poésie polonaise des choses plus belles ; mais celle-là a quelque chose qui malgré moi m'a touché, m'a ému, et quand vous l'aurez entendue, vous verrez pourquoi. La pièce est intitulée *Le pauvre Orphelin.*

« Le pauvre petit orphelin erre de tous côtés, cherchant sa mère et pleurant bien fort.

« Jésus-Christ l'a rencontré; il lui parle doucement : — Pauvre petit enfant, où vas-tu ?

« Arrête, arrête, enfant, tu vas trop loin; si tu vas si loin, tu ne trouveras pas ta mère.

« Va, cher enfant, va dans le vert cimetière. Du fond de la tombe, ta mère te parlera.

« — Qui frappe si fort sur mon tombeau ? — Mère, chère mère, c'est ton pauvre enfant;

« Prends-moi, prends-moi; je suis si malheureux sans toi !

« — Retourne à la maison, mon enfant, et dis à ta belle-mère qu'elle lave ton linge sale, qu'elle te peigne et t'habille.

« — Quand elle lave ma chemise, elle l'empèse avec des cendres; — quand elle me la met, elle me gronde et me bat.

« Quand elle peigne ma tête, le sang rouge en sort; quand elle arrange mes cheveux, elle me tire de tous côtés.

« — Retourne à la maison, mon enfant, le Seigneur séchera tes larmes. » L'enfant retourne au logis et se couche pour pleurer.

« Il se couche pour pleurer, il ne pleura qu'un jour; le second jour il gémit; le troisième il mourut.

« Du ciel, Notre-Seigneur envoya deux anges pour remonter au ciel avec le pauvre enfant.

« De l'enfer, notre Seigneur envoya deux démons pour prendre la marâtre et la jeter dans l'enfer. » (*Vifs applaudissements.*)

Vous m'avez compris; il était impossible que cet enfant de la ballade ne nous fît pas tous penser à la Pologne. (*Les applaudissements interrompent pendant quelque temps l'orateur.*) Elle

aussi, et ce fut là son grand malheur, elle aussi a été pendant longtemps un enfant, avec toutes les qualités, tout le charme, et je dirai aussi tous les défauts de l'enfance. Au dernier siècle, elle était restée ce qu'elle était deux siècles plus tôt, brillante, chevaleresque, turbulente, tapageuse, croyant à la fortune de sa jeunesse et de son bras, confiante aussi comme sont confiants tous les enfants, tandis qu'autour d'elle, des voisins vieillis dans les intrigues politiques, rusés, calculateurs, disposant d'armes redoutables, l'enserraient peu à peu, et un beau jour la pauvre enfant tombait sous la main d'une marâtre. (*Applaudissements redoublés.*)

Combien de fois depuis ce temps, combien de fois s'est-elle tournée vers nous, et nous a-t-elle adressé cette parole que Béranger met dans la bouche d'un Polonais, d'un vieil ami de la France, de Poniatowski entraîné dans l'Elster :

Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

(*Applaudissements enthousiastes.*)

Mais, comme le dit une prophétie polonaise et une prophétie de désespoir qui trop souvent a été vraie : « Dieu est trop haut et la France est trop loin. » (*Quelques voix dans l'auditoire :* non, non !)

Ces deux mains séparées pourront-elles se réunir, c'est le secret de la destinée; mais notre devoir à nous, simples particuliers, c'est de nous intéresser à ce peuple héroïque, c'est de faire, comme nous le faisons aujourd'hui, un appel à tous les sentiments généreux pour ces exilés, pour ces blessés qui vont peut-être venir chez nous en foule. Nous ne leur rendrons pas leur patrie, la patrie, c'est une mère, on ne la remplace pas. (*Vifs applaudissements.*)

Mais nous leur donnerons au moins ce que la France peut-être seule au monde peut et ose donner, un asile à l'exilé, un foyer où il puisse panser ses blessures et trouver des amis, un coin de terre enfin, où il lui soit donné de reprendre courage, d'attendre et d'espérer. (*Applaudissements prolongés.*)

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

LIBRARY OF CONGRESS
0 002 654 347 2

LIBRARY OF CONGRESS
0 002 654 347 2